

## La taupe et l'édredon

Entretien avec Éric Chevillard. Propos recueillis par Denis Saint-Amand

Éric Chevillard et Denis Saint-Amand

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/14637>

DOI : 10.4000/12xha

ISSN : 2295-9106

### Éditeur

Ghent University

### Référence électronique

Éric Chevillard et Denis Saint-Amand, « La taupe et l'édredon », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 29 | 2024, mis en ligne le 15 décembre 2024, consulté le 16 décembre 2024.

URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/14637> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12xha>

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 décembre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# La taupe et l'édredon

Entretien avec Éric Chevillard. Propos recueillis par Denis Saint-Amand

Éric Chevillard et Denis Saint-Amand

---

Depuis la parution de *Mourir m'enrhume* en 1987, Éric Chevillard est l'auteur d'une œuvre dense, singulière et pleine d'humour, dans laquelle l'observation du quotidien ouvre vers l'absurde et l'incongru, sur le fil d'un dialogue improbable et illimité avec Lautréamont et Michaux – deux de ses écrivains favoris. La plupart de ses livres sont parus aux éditions de Minuit et chez Fata Morgana. Depuis 2007, il publie quotidiennement en ligne trois notules de *L'autofictif*, le journal dont les éditions de l'Arbre vengeur proposent chaque année une version livresque. Entre 2011 et 2017, il a contribué au *Monde des Livres* à la faveur d'un *Feuilleton* dont plusieurs chroniques ont été réunies par les éditions La Baconnière, en 2018. Au cours des nombreux entretiens qu'il a accordés au cours de sa trajectoire d'écrivain, il s'est souvent exprimé sur les questions de l'humour et de l'ironie, centrales dans sa pratique d'écrivain. Nous lui avons proposé de revenir à nouveaux frais sur ces sujets.

**Denis Saint-Amand :** Les écrivains et textes que je préfère ont ceci en commun qu'ils me font rire. Pourtant, même quand il s'agit des figures et œuvres qui apparaissent les plus consacrées (qu'il s'agisse de Proust ou de Perec, de Baudelaire ou de Beckett), cette dimension est fréquemment minorée par la critique (quelle qu'elle soit) en comparaison d'autres composantes de leurs œuvres jugées plus cruciales, plus profondes, plus légitimes – comme si le rire n'était qu'un enjeu de second rang. Avez-vous déjà observé un tel réflexe critique, une telle forme de hiérarchisation des effets, à l'égard de vos propres livres ?

**Éric Chevillard :** Triste est le clown derrière son masque, dit-on, mais rien n'est comparable en onctuosité à une bonne béchamel. Ou, pour le dire plus simplement : c'est là où tu jettes l'ancre que les naufrageurs se déchaînent. Aussi ai-je tendance à broyer mon noir dans le mortier de Baba Yaga. Car le grain que tu donnes à tes poules est perdu pour la perdrix, il faut avoir la sagesse de s'y résoudre et reconnaître que l'on ne repeint pas son plafond sans repeindre aussi son sol. Bien informé de ces choses, pour ma part, j'ai toujours une flamme dans ma poche. D'autres rejoignent le gouvernement Barnier, c'est à cela que l'on voit que l'homme est imprévisible et frère du léopard qui ne passerait pas si longtemps pour une coccinelle s'il ne se rougissait

le poil avec le sang de la gazelle. J'ai fait mienne cette leçon. Ensuite, de toute chose on pensera ce que l'on voudra, nulle étoile nouvelle n'en profitera pour naître.

D.S.A. : "Vite une blague, et tu pourras te cacher derrière le rideau des rires" notait d'ailleurs l'énonciateur de *L'autofictif* quelques jours avant cet entretien (*ndla* : le mardi 17 septembre 2024) ! Les implications liées aux modes d'exposition de la littérature, incitant de plus en plus l'écrivain à être support *en personne* de sa production, brouillent-elles les formes d'existence de cette dernière ? Se dirigerait-on, parfois, vers une littérature *stand-up* ?

**É. C. :** Vous ne me dites pas quelle est la température dans la pièce, ni si l'écrivain a un nerf du genou qui le lancine, ni même où nous en sommes de la conflagration universelle ! Comment voulez-vous que je vous réponde avec précision ? Ce que l'on peut tenir pour certain, en revanche, c'est que les édredons ont quasiment disparu et que nos contemporains s'accommodent de cette incommensurable béance avec une équanimité que j'attribue, pour ma part, à une diminution dramatique de la sensibilité générale et à la moindre résistance du petit pois à la pression. J'ai le souvenir, quant à moi, d'un édredon que je retrouvais à chacun de mes séjours dans la maison de mes grands-parents, au cours de mon enfance, un édredon d'un vert bronze dont l'étoffe était douce comme de la soie (mais il devait s'agir plutôt d'un velours tissé très fin, me dis-je aujourd'hui, et sûrement pas de bronze). Dès que je l'évoque, l'émotion me saisit et je ne peux me retenir d'éternuer. Garni de duvet d'oie, gros comme le nuage où grandit la baleine avant de choir dans l'océan en provoquant cette gerbe d'eau que l'on a parfois la chance de voir depuis la côte, il m'a appris que la paresse n'était pas l'ennemie de la création, qu'il suffisait de se pelotonner, de s'étirer, de se retourner dessus, c'est-à-dire dedans, pour ordonner des formes inédites, le plus souvent monstrueuses, certes, mais pas toujours. Voyez ces reliefs, soudain, dans la chambre où l'on s'ennuyait, avec des creux et des pics de six mètres ! Jamais on ne viderait ce grand sac de songes. La disparition de l'édredon laisse à notre seule imagination, à ses pauvres combines et à son unique plume de vieille oie gavée, la mission de changer le monde. Ce n'est pas fait.

D.S.A. : Mais "le sage trouve l'édredon dans la dalle", écrivait Michaux. En revanche, pas d'édredon, à ma connaissance, chez Bergson, qui affirmait que le comique, pour produire tout son effet, supposait "quelque chose comme une anesthésie momentanée du cœur" (entendons par là, de nos affections et de nos valeurs morales) et s'adressait à l'intelligence pure. Entre l'incontrôlabilité du corps (l'exemple typique du fou-rire à un enterrement) et le jeu d'esprit, il y a pourtant un monde de différence. Vous écrivez dans *Le désordre Azerty* : "l'humoriste n'est pas un joyeux drille" — n'appréciant ni les peaux de banane, ni les carnivals, il est davantage en train de songer au suicide que de placer un seau d'eau en équilibre sur une porte.

**É.C. :** Bien sûr, les nuits sans étoiles, comment ne pas contempler les mouches mortes dans le plafonnier ? Mais comprenez bien que si le fer à repasser n'était pas si lourd, il ne serait pas obligé de glisser ainsi sur les étoffes, il pourrait espacer ses pas. Il y a là encore un vice de conception évident. Nous sommes nombreux comme lui à traîner la patte, malgré quoi nos pantalons sont toujours en accordéon. Ça met du musette à notre manège.

D.S.A. : De l'édredon à l'accordéon, vous incitez à la rime. Le rire est physiologiquement explosion et résolution d'une tension. À certains égards, il est aussi sanction ; envisagez-vous comme possible résistance à des formes de domination ?

**É.C. :** N'importe quoi ! En effet, quand je vois à quelles situations nous mènent la logique des sentiments, la mécanique des corps et les délibérations de la raison, dans quelles impasses sanglantes elles nous acculent, dans quel monde inhabitable elles

nous précipitent, sans compter que, pendant que je vous parle, mon café refroidit, Éric-Emmanuel Schmitt écrit et la mort se rapproche, j'ai tendance à penser que n'importe quoi, n'importe quoi d'autre serait préférable, que mieux vaudrait nous laisser aller à la dérive, renoncer au contrôle, céder à la contingence, ne conserver que la bipédie et la syntaxe pour nous mouvoir, comme il suffit à la taupe d'un bon odorat et de griffes solides. Revendiquer l'absurdité de notre condition, devenir des créatures fantaisistes uniquement vouées à distraire les animaux de leurs graves préoccupations.

D.S.A. : On retrouve là votre côté rimbaldien, moins pour l'intérêt porté aux talpidés (quoique : "J'enviais la félicité des bêtes, – les chenilles, qui représentent l'innocence des limbes, les taupes, le sommeil de la virginité !") que pour la conviction qu'une transformation de soi portée par la fantaisie est peut-être l'un des secrets pour "changer la vie". L'historienne Alya Aglan a récemment intitulé une très belle anthologie de l'humour résistant pendant la Seconde Guerre mondiale, *Le rire ou la vie*. Le titre est ambivalent, puisque ce *ou* peut au moins impliquer une équivalence (le rire, c'est-à-dire la vie), une exclusion (le rire ou la vie, il faut choisir, mais pas les deux) ou une condition (posée par un improbable bandit de grand-chemin lassé de clamer "la bourse ou la vie !" – autrement dit, si tu veux vivre, tu dois rire). Mais dans l'équivalence, on peut aussi voir une concession – le rire malgré la vie, le rire qui permet de tenir le coup. Est-ce que ce serait l'engagement de vos personnages ?

É.C. : Que ces grains de riz-là, justement eux, justement ceux-là, se retrouvent aujourd'hui rassemblés dans mon assiette, ce fait sidérant souvent me fige et retient ma fourchette : puis-je être celui qui va mettre un terme à leur fascinant périple ? Ont-ils accompli tout ce chemin pour finir dans mon estomac ? Puis il me paraît que ma sentimentalité risque de me faire mourir d'inanition. Je saupoudre alors résolument mon riz de parmesan et j'ouvre la bouche... Mais tout de même, ces minuscules copeaux de parmesan, ceux-là justement... m'appartient-il d'abolir le miracle de leur inimaginable et si imprévisible rencontre ? De telles questions n'appellent-elles pas des réponses urgentes ? Est-ce que quelqu'un travaille à les résoudre ? Qui s'y colle vraiment ? Mincez énigmes en comparaison, que vous me soumettez. Vous évoquiez le fou-rire malencontreux qui nous gagne aux enterrements, mais le premier à se manger les joues pour ne pas le laisser éclater, c'est le mort lui-même ! Sitôt seul dans la tombe, il cède, il craque, ses chairs hypocrites et dégoûtées partent avec un frisson, on ne voit plus que ses dents. L'homme meurt de ne plus pouvoir contenir son rire.

D.S.A. : Évoquant les grains de riz et les copeaux de parmesan, vous témoignez d'une attention au détail, à ce qui ne se remarque plus, à ce qu'on tient pour insignifiant mais qui le sera peut-être moins pourvu qu'on exploite ses possibilités imaginaires, y compris comiques. Peut-on estimer que ce principe poétique définit une politique de la littérature ? Est-ce que, quoiqu'en pensent certains critiques, compter les brins d'herbe de votre jardin ne serait pas une prise de position ?

É.C. : J'apprécie la plaisanterie, en règle générale, je pense qu'elle ne peut pas faire de mal, mais sur ce point-là, je dois reconnaître que je me crispe vite. C'est ma limite. C'est le moment où je ne ris plus. Je n'ai pas été ménagé durant ma vie d'écrivain, j'ai été hué pour avoir utilisé les mots *alpenstock* et *macfarlane* dans la même phrase, on m'a accusé de plagiat lorsque j'ai innocemment situé l'intrigue d'un de mes romans à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar, un milliardaire acariâtre m'a traité de *connard*, interdisant par contrat à tous les mannequins de sa maison de haute-couture de m'embrasser dans le cou, ma fille puînée m'a infligé onze défaites de rang à la crapette, j'ai effacé d'un clic malencontreux la première version de *Dino*

*Egger*, j'ai vu mon lectorat vieillir puis mourir, rien de tout cela ne m'a durablement affecté, mais les critiques fielleuses touchant mon entreprise de décompte des brins d'herbe de ma pelouse me blessent profondément. C'est n'avoir rien compris à ce vaste recensement des synecdoques à quoi se voue ma poésie et qui commence dans mon jardin, en effet, ça avance, j'en suis déjà à 807.

D.S.A. : Un poème de Borges commence comme ceci dans sa traduction française : "La grille du jardin s'ouvre / avec la docilité d'une page / qu'interroge une fréquente dévotion". À propos de jardin, il en est un dont vous avez pu dire avec admiration qu'il est "notre plus grand génie comique" ("et sans doute ne le sait-il pas", précisez-vous), mais contre lequel vous vous êtes néanmoins positionné en décembre 2016, annonçant dans *L'autofictif* votre volonté de lui faire barrage alors qu'il venait d'annoncer sa volonté d'être candidat aux élections présidentielles. On peut rire de tout, mais ceux qui nous font rire ne peuvent pas tout faire ?

É.C. : C'est l'un de mes plus grands regrets. À ma décharge, j'étais si jeune en 2016, ma conscience politique était encore embryonnaire. Mais j'aurais effectivement dû soutenir la campagne du bonhomme. J'aurais dû militer à ses côtés afin de favoriser l'avènement d'une société moins globulante, plus savonneuse et guillerette, rythmée par le tam-tam de l'absolu, fleurie par les rhododendrons de la passion. J'aurais dû me proposer pour le portefeuille de ministre des oiseaux migrateurs et du chômage pour tous. J'ai préféré ironiser, comme toujours. J'ai cyniquement compissé les réverbères qui jalonnaient le chemin tracé dans la nuit de nos cœurs par ce prophète iridescent. Son programme imprimé sur du papier crépon, constellé de gommettes versicolores, je l'ai précipité dans le trou noir de mon nihilisme. Et pourtant, qu'avais-je à proposer moi-même, qu'avais-je à offrir à mes semblables, hormis ce ricanement aigre de misanthrope rongé par ses fiels, perclus d'incapacités, scarifié d'autodérision, bouffi de tarte à l'époisses et crêpelé de vague à l'âme ? Nous avions là une chance unique de changer le monde et je l'ai sabordée. Je n'en suis pas fier.

D.S.A. : Dans le premier tome de *L'autofictif*, à la date du 22 décembre 2007, on lit : "La Terre est givrée comme une orange", ce qui me semble être un petit bijou de parodie. (En revanche, dans les *Inscriptions* de Scutenaire, on trouve "J'ai plus de souvenirs que si j'avais Turin", qui m'a toujours paru une occasion manquée – il aurait fallu écrire "Florence".) Quel rapport entretenez-vous avec la parodie ? J'ai l'impression qu'elle apparaît fréquemment dans vos notes quotidiennes, mais que, dans vos autres textes, vous en êtes toujours proche tout en la maintenant quelque peu à distance. Quels seraient ses possibilités et ses limites ?

É.C. : Quant à moi, hélas, j'ai plus de souvenirs que si j'avais Carentan... Nous tenons là l'exemple d'une blague assez fine, mais qui suppose chez le lecteur des connaissances en géographie qui lui feront très certainement défaut. Le lecteur n'est jamais à la hauteur. C'est un ignare. Il faut tout lui expliquer. Plus ça va et plus je prends cette engeance en horreur. Je parviens d'ailleurs de mieux en mieux à la tenir éloignée, ce dont je me félicite. Donc, lecteur, si tu veux goûter le sel de ma plaisanterie, commence par apprendre que Carentan est une commune française de la Manche, en Normandie, qui comptait en 2019 5841 habitants, tous à même de savourer mon détournement du vers de Baudelaire et à en rire jusqu'au soir, puis le lendemain à nouveau (mais évidemment, selon un récent recensement, je ne compte aucun lecteur à Carentan). Alors, bien sûr, il se trouvera un vingtunième précocement barbu pour me faire remarquer que Carentan n'existe plus en tant que commune, cette dernière ayant été rattachée à celle de Carentan-les-Marais en 2016. Et qu'il faudrait dire donc, si l'on a un tant soit peu de rigueur et de conscience

professionnelle : “j’ai plus de souvenirs que si j’avais Carentan-les-Marais”. La plaisanterie y laisse toutes ses plumes mais la phrase y gagne en réalisme, hommage est rendu à la France profonde (et même marécageuse), l’auteur braque un projecteur puissant sur la détresse d’un monde rural abandonné par le pouvoir centralisé, parisien, hors sol, complètement déconnecté des conditions de vie de nos concitoyens enlisés jusqu’au cou dans la débîne. Et la littérature s’honore d’être enfin d’utilité publique et de contribuer même grandement au désespoir ambiant.

D.S.A. : Contribuer au désespoir ambiant, mais pas seulement. Dans *Feuilleton*, le recueil publié aux éditions de la Baconnière qui rassemble une sélection de vos chroniques pour *Le Monde des Livres*, il est frappant de constater que les livres que vous trouvez les plus navrants sont ceux qui donnent lieu aux recensions les plus drôles – comme s’il s’agissait d’en tirer quelque chose malgré tout. Et ce sont sans doute ces comptes rendus-là qui sont les plus souvent cités. En revanche, quand vous traitez de livres dont vous vantez les qualités humoristiques (ceux, entre autres, de Pierre Autin-Grenier, Emmanuelle Pireyre, Nathalie Quintane, Olivier Cadiot ou Antoine Volodine), il ne s’agit jamais de les rejoindre sur le terrain comique, mais de mettre en lumière la façon dont ils occupent celui-ci. La recension, de ce point de vue, se révèle un exercice funambulesque.

É.C. : Vous ne croyez pas si bien dire. J’écrivais en effet ces chroniques debout en équilibre sur un câble tendu entre la tour du Palais des ducs de Bourgogne et le grand ginkgo biloba du Jardin de l’Arquebuse où Aloysius Bertrand, un jour, assis à l’écart, immobile sur un banc, songea qu’il devait offrir ainsi l’apparence d’une statue. Or lui non plus ne croyait pas voir si juste puisque ce buste de sa personne effectivement se trouve aujourd’hui dans ce jardin, œuvre de Marcel Paupion lui-même, édifié à quelques dizaines de mètres seulement du grand glyptodon restauré en 1852 par Léonard Nodot lui-même aussi, fondateur du muséum d’histoire naturelle de Dijon. Il y a de ces hasards. Il y a de ces rencontres. Ajoutons que la tante paternelle d’Aloysius était surnommée Lolotte. Pour mon malheur, je suis un fildefériste acrophobe, voici pourquoi j’ai fini par renoncer à cet emploi de feuilletoniste pourtant correctement rémunéré et grâce auquel, six hivers consécutifs, j’eus du bois dans ma cheminée et mes filles furent épargnées par ces engelures qui m’obligent, les autres années, fin février, à les amputer d’un ou deux orteils. C’est le vide le plus souvent qui s’ouvrait sous moi quand je me penchais sur un livre et j’en étais terrifié, mon cœur lâchait, ma jambe se dérobaît, le pied me manquait. Plus d’une fois j’ai bien failli choir dans cet abîme. Je préfère désormais accompagner Aloysius quand il va fossoyer le poudreux charnier d’un bouquiniste, comme il dit. De toute façon, l’écrivain est un restaurateur de glyptodons dont l’absurde marotte indiffère même le moderne tatou.

---

## AUTEURS

ÉRIC CHEVILLARD

Écrivain

**DENIS SAINT-AMAND**

FNRS – UNamur, NaLTT